

La turbulence des fluides
Les nourritures terrestres
La turbulence des fluides, Canada / France, 2002, 115 minutes
Élie Castiel

Number 221, September–October 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48479ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2002). Review of [La turbulence des fluides : les nourritures terrestres / *La turbulence des fluides*, Canada / France, 2002, 115 minutes]. *Séquences*, (221), 42–43.



Une expérience
sensible et
physique

La Turbulence des fluides

Les nourritures terrestres

Dans **2 secondes**, son premier long métrage, Manon Briand faisait preuve d'une incroyable sensibilité. Scénariste douée, elle dressait un parallèle entre le personnage principal et son propre métier de réalisatrice. Laurie, après avoir perdu la course et son poste dans l'équipe de descente à vélo de montagne, entrait dans le monde rude et sinueux de sa propre remise en question. Parallèlement, la réalisatrice faisait état de ses angoisses et de ses interrogations face à la réalisation d'un premier film, expérience aussi pénible et rocailleuse que celle de son personnage. Rappelons que son film obtenait trois prix au Festival des films du monde de Montréal en 1998 : meilleur premier long métrage, meilleure réalisation et meilleur film canadien. À juste titre puisque **2 secondes** s'avérait déjà un film d'auteur.

Avec **La Turbulence des fluides**, la réalisatrice manifeste toujours un indéniable goût pour l'écriture, mais il est cette fois-ci encore plus développé. Les quelques hésitations qui auraient pu à

la rigueur affecter la portée de son premier film, sont ici évacuées pour laisser place à un scénario d'une remarquable précision. Autant dans la mise en scène que dans le dialogue, le deuxième long métrage de Manon Briand est une expérience aussi émouvante que sensorielle. Avec aisance et un sens accru à la fois de la mesure et de la retenue, la réalisatrice présente divers univers qui, par la force des choses, des hasards ou des coïncidences, se croisent, s'enchevêtrent, se confondent et finissent par former un espace géographique complexe et harmonieux.

Il y a d'abord Tokyo, où Alice Bradley travaille comme sismologue. En dehors de ses occupations professionnelles, il y a l'amant d'un soir, la chambre d'hôtel, le lit défait par les frémisses de l'amour sans lendemain, la fenêtre ouverte au petit matin où on aperçoit la capitale nippone avec ses lumières, ses néons encore illuminés, sa foule bigarrée et où on sent le rythme frénétique de la circulation. À première vue, un détail sans impor-

tance, mais on s'aperçoit par la suite que ce monde artificiel fait de béton contraste avec celui, paisible, du moins momentanément, d'une petite baie du fleuve Saint-Laurent, dans le nord du Québec.

À l'observatoire, on informe Alice qu'un phénomène étrange se produit au Canada, et plus précisément à Baie-Comeau. Depuis une semaine, la marée ne monte plus, et même les experts ne sont pas en mesure de pouvoir l'expliquer. Les Japonais, qui craignent que ce phénomène soit le précurseur d'un possible séisme dans la région, décident d'y envoyer Alice, contre son gré. Native de l'endroit, la jeune femme a fui cette ville qu'elle connaît à peine, mais qu'elle déteste puisque c'est là où ses parents se sont séparés et qu'elle a vécu ses angoisses d'enfant.

À Baie-Comeau, trois personnages vont désormais marquer la vie d'Alice: tout d'abord Catherine, une amie journaliste avec qui elle a fait la fac et qui éprouve envers elle un sentiment qui va au-delà de la simple amitié. Il y a ensuite, Colette (Geneviève Bujold, d'un naturel surprenant) la serveuse du restaurant, dont le passé cache d'intrigantes vérités. Et finalement Marc Vandal, le pilote d'avion-citerne qui, malgré les apparences, porte un lourd passé. Entre lui et Alice, va naître une histoire d'amour avec tous ses petits drames, ses joies secrètes et ses hésitations.

Et pendant ce temps, les scientifiques, regroupés dans un terrain formé, pour la circonstance, en campement technologique à proximité de la baie, tentent de comprendre le phénomène qui se produit dans la région. La petite Camille, dont on apprendra plus tard qui sont les parents adoptifs, passe toutes ses nuits, en somnambule, devant le snack-bar du coin, un endroit fréquenté par ceux qui, à cause de leur solitude, ont trop peur de dormir.

Car depuis que la marée ne monte plus, d'autres phénomènes étranges se déroulent dans cet endroit paisible du monde. Un four à micro-ondes joue des tours à son propriétaire (mais Alice réussit à résoudre le problème), une dame se plaint que sa voisine a scié les arbres de son jardin sans donner d'explication, une balle de golf jaune affiche un étrange signe, Marie rédemptrice, un ouvrier déclare que depuis que la vague de chaleur sévit dans la région, il commence à être attiré par les hommes...

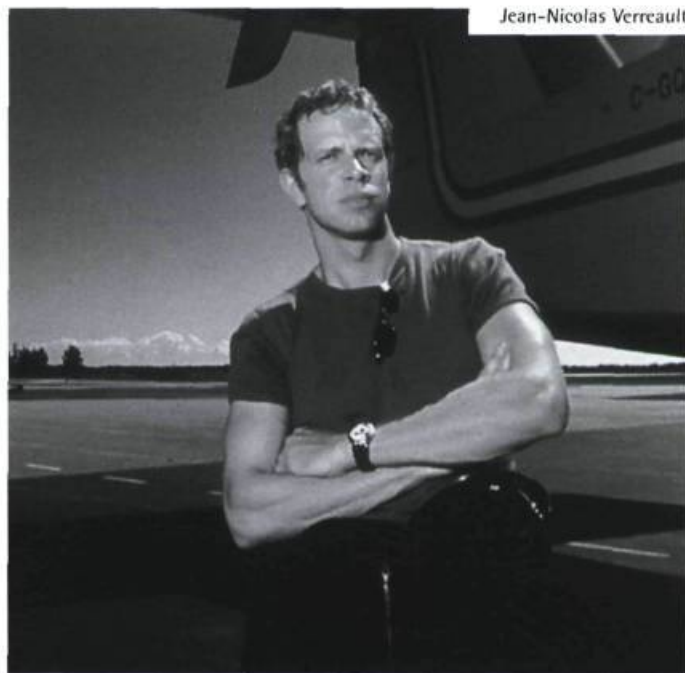
Le film de Manon Briand est une expérience sensuelle et physique. Rarement le rapprochement des corps n'avait été formulé avec autant de pouvoir de suggestion. Sur ce plan, la scène où Alice et Marc font l'amour, nus sur le sable, se présente comme l'un des moments les plus fascinants du film. Mais ce qui suit (et qu'on ne vous révélera pas) confirme à quel point les forces de la nature et celles du désir se complètent.

Mais ce qui étonne dans **La Turbulence des fluides**, ce sont ses nombreuses fins, ses multiples dénouements. Prenant le contrôle du film, la réalisatrice suscite à chaque fois des émotions. Ce qui se présente comme une catharsis n'est en fait qu'un signe annonciateur d'un nouvel aboutissement encore plus inattendu.

Les comédiens, tous d'une justesse remarquable, procurent au film une densité dramatique rarement atteinte. Pascale Bussièrès confirme une fois de plus sa place inébranlable dans le cinéma québécois. Jean-Nicolas Verreault, déjà remarqué dans

Maelström de Denis Villeneuve, **Hochelaga** de Michel Jetté et **La Loi du cochon** d'Éric Canuel, se révèle un comédien d'une étonnante énergie. Son personnage affiche à la fois un caractère assuré et vulnérable, passant d'un registre à l'autre avec un souffle vigoureux.

Un des personnages déclare qu'un grand scientifique aurait dit que les trois éléments dont ont besoin ceux qui pratiquent son métier, soit l'oxygène, l'hydrogène et le carbone, devraient en fait être remplacés par le désir, le désordre et le danger. Autrement, ajoute le même personnage, « la vie n'est pas une vie ». C'est à partir de ce genre de réflexion que le film de Manon Briand se présente comme une fable contemporaine sur les nourritures terrestres nécessaires à l'homme pour sa survie.



Jean-Nicolas Verreault

Car nous sortons de la projection du film avec un sentiment d'apprécier davantage l'existence, avec une envie de nous réconcilier avec nos propres craintes, nos angoisses, nos frustrations, avec nos propres désirs aussi et avant tout avec cette insatiable soif de vivre et d'aimer.

Élie Castiel

Canada/France 2002, 115 minutes — Réal. : Manon Briand — Scén. : Manon Briand — Photo : David Franco — Mont. : Richard Comeau — Mus. : Simon Cloquet, Valmont — Son : Frédéric Ullmann — Déc. : Mario Hervieux — Cost. : Louise Gagné, Liz Vandal — Int. : Pascale Bussièrès (Alice Bradley), Julie Gayet (Catherine Rolland), Jean-Nicolas Verreault (Marc Vandal), Geneviève Bujold (Colette), Vincent Bilodeau (Simon Deslandes), Jean-Pierre Ronfard (Hans-Peter), Norman Helms (Michel), Gabriel Arcand (l'éditeur), Emmanuel Charest (Bastien), Pierre Lebeau (le pathologiste), Tsuyu Shimisu (Yoko), Ji-Yan Séguin (Camille), Suzanne Garceau (sœur Berthe) — Prod. : Roger Frappier, Luc Vandal, Luc Besson, Pierre-Ange Le Pogam — Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.